

Les BOITEL de Fonches-Fonchette

Des légendes picardes ont de tout temps envoûté les forêts de la large plaine picarde entourant le fleuve de la Somme qui s'appelle en gaulois Samara (eau tranquille – de sam, tranquille et ara, eau).

À Daours, les arbres sont chétifs et frêles là où les fées se donnent rendez-vous, et les puits tournis donnent parfois des soucis aux extracteurs de tourbe. Les fées dansent à Aubigny au lieu-dit la Ronde-des-fées ou Grand-Rond, avant que les sorcières ne s'y rassemblent pour le sabbat. Depuis, l'herbe ne pousse plus. En échange de leur âme, Satan et ses suppôts offrent aux sorcières de plantureux repas. Les tables sont servies et desservies comme par enchantement. Encore au XIX^e siècle, Rose d'Aubigny est connue pour jeter des poux et distribuer de l'argent à ses compagnes du sabbat.

Le souvenir de la danse des fées s'est conservé à Longpré-lès-Amiens où, au Camp-de-la-danse, les cultures sont plus belles. Longpré a eu ses puits tournants dans le marais, appelés ici fontaines bleues.

À Bavelincourt, la Pierre d'Oblicamp est un des sites les plus remarquables de la région. Haute de plus de deux mètres, elle a le profil d'une tête de cheval. Les paysans affirment que certains jours elle pousse, parle et même danse. Ce lieu est lié à la danse. Les fées dansent autour de la pierre et les habitants viennent la nuit y faire la ronde. Le clergé, n'ayant pu la faire disparaître, explique qu'il faut honorer non la pierre mais le Dieu par qui elle existe. Encore aujourd'hui, les habitants de la vallée se font un honneur de chevaucher la pierre qu'ils nomment la jument ou la mule, car il existe aussi une autre légende.

On dit qu'un souterrain la relie au mont Rôti, de l'autre côté de la vallée de l'Hallue, par où une mule transporte des sacs d'or. Sous la

Pierre d'Oblicamp, il y a probablement un cours d'eau souterrain qui va se jeter dans l'Hallue. Cela rappelle peut-être aussi que la commune s'étend des deux côtés de la rivière, de la pierre d'Oblicamp au mont Rôti.

Un personnage important de Notre-Dame se dessine peu à peu, le plus important depuis le géant au grand gosier, le veau de Baizieux qui projette sa monture, la mule de Bavelincourt qui transporte l'or, sont des expressions atténuées, car oubliées, de la Grande Reine, la Grande Jument, la Déesse équestre, la Grande Faucheuse qui transportait les âmes des morts dans l'au-delà, rassemblées après la dernière moisson.

Comme les villages voisins, Beaucourt porte un nom francique. Le diable, héritier de Wotan, y est présent. Pour s'en protéger, une jeune fille lui donna une botte de paille liée avec une ficelle. Un homme, qui avait rendu service à Dieu, put se débarrasser de trois démons grâce à trois souhaits. Il en immobilisa un dans un fauteuil, un second dans un sac et un troisième sur un poirier.

Les démons prennent parfois la forme d'étranges Templiers. Le plateau balayé par le vent garde le souvenir du galop hurlant des Templiers dans les bois de Beaucourt, poursuivis dans une chasse infernale jusqu'à la fin du monde par les fantômes des jeunes filles qu'ils violentent et qui se noient de désespoir dans l'Hallue. Le couvent de Templiers compte pourtant un moine juste, le frère Jean. Un jour, il entend dans le bois du mont Rôti un pinson qui siffle merveilleusement. Il demande à Dieu de rester là pour l'écouter. À son réveil, deux siècles après, les Templiers ont disparu, mais on l'identifie grâce aux archives.

Une autre légende remonte en 1499, année de la terrible grande peste noire. Partout l'on ne voit que bûchers et l'on respire une terrible odeur. Tout le monde prie, mais le ciel reste sourd. La belle terre franque est ravagée, dépeuplée. On s'égorge pour se nourrir et l'on dépouille les morts pour se vêtir. Les temps sont durs. Pourtant, Senarpont, un petit village de Picardie, n'est pas touché par la grande faucheuse ; l'épidémie de peste s'arrête à ses portes. Miracle, Miracle !

Le village vivra, tant et si bien qu'un conseiller du roi Louis XII séjournant ici décide de faire bâtir une chapelle afin de remercier saint Claude qui a sauvé la ville. Sa statue est déposée avec grands honneurs en ces lieux bénis.

Cette chapelle se trouve sur les terres de Jean de Monchy, seigneur du lieu, à la lisière du bois d'Arguel, dans la vallée de la Bresle dominant la petite cité épargnée. En 1638, la peste ravageant de nouveau les alentours, saint Claude protège à nouveau la petite cité, devenant dès lors le saint protecteur du village alors que le saint patron est saint Denis.

L'Histoire, avec son cortège de tragédies, s'avance, la chapelle est détruite par les guerres et les invasions, mais la statue miraculeuse reste installée sur un orme à proximité des ruines de la chapelle. Depuis cette lointaine époque, tous les ans, une procession conduit les fidèles du village, prêtres de l'église en tête, à l'arbre aux miracles.

Le site se composait alors de trois ormes vénérables, plusieurs fois centenaires, l'arbre central supportant la niche de la statue miraculeuse de saint Claude (dérobée en 1968). Tragique histoire et éternel recommencement, en 1982 et 1993, le site est détruit par des incendies volontaires. En 1994, le site est honoré par la plantation de trois nouveaux ormes et en 2002, la construction d'un petit oratoire par une famille reconnaissante au saint fidèle fait renaître la légende de l'arbre à loques.

La vox populi prétend que l'arbre de saint Claude guérit les maladies de peau et les fortes fièvres. Jadis, des touffes de crin de cheval étaient suspendues aux arbres, le saint n'étant pas sectaire. Afin de guérir, la personne souffrante doit porter un linge à l'endroit où réside son mal, l'accrocher à l'arbre, prier saint Claude et réaliser une neuvaine.

Les branches de l'arbre de saint Claude portent depuis toujours des « mumies » : linges, médailles, ou autres objets destinés à fixer la maladie. Dans ce cas comme dans bien d'autres, la vénération d'un saint est confondue avec un ancestral culte celtique. De nos jours, de nombreux tenants de saint Claude déposent loques, fleurs, ex-voto ou bougies et le lieu est redevenu un endroit de recueillement.

« Ceci est un site sacré qu'il faut protéger et respecter, quelles que soient ses croyances, ne serait-ce que par respect envers toutes les personnes ayant souffert et prié ici. »

Enfin, une dernière légende est entretenue dans le bois d'Orville, près de Thièvres, où se trouve un espace d'environ cinquante ares de superficie de forme circulaire, et dont la végétation contraste fortement

avec celle du reste du bois. Quelques bouleaux rabougris et quelques genêts seuls poussent dans cet endroit maudit près duquel est une petite mare remplie d'une eau toute croupie. Ce lieu est désigné par les paysans des environs sous le nom de « Bois aux fées ». Voici ce que l'on raconte sur cette partie du bois :

« Il y a fort longtemps, chaque samedi soir, les fées et les sorcières avaient coutume de s'y réunir de fort loin pour y fêter le grand sabbat. Dès que la nuit commençait à tomber, les sorcières arrivaient la lanterne en main et montées sur un manche à balai en guise de cheval. On s'assemblait autour de maître Satan et chacun racontait les évènements de la semaine ou narrait à l'avance les expéditions projetées. Après le conseil, la danse commençait pour ne finir qu'au matin. Ce moment arrivé, les rondes cessaient, les sorcières prenaient leurs livres d'enchantements déposés dans les buissons. Puis elles retournaient auprès de leurs maris endormis qui ne se doutaient de rien... »

Fonches et Fonchette sont des villages du département de la Somme, près de Roye, au nord de Montdidier, comptant une centaine d'âmes. Situés au sud-est du département, les deux villages se trouvent aux confins de l'Oise et de l'Aisne, dans la plaine jouxtant la vallée de la Somme. Chacune des localités compte une église, Saint-Vaast à Fonches et Sainte-Famille à Fonchette.

Louis BOITEL (1712-1772)

Louis BOITEL voit le jour en 1712 à Fonches-Fonchette. Son frère Jean et son oncle Alexis sont présents à son mariage, le mardi 22 août 1730 à Billancourt, avec **Marie-Charlotte SUEUR**, la fille légitime de **Denis SUEUR** et de **Marie ROBIDAS**.

Le couple aura douze enfants, d'abord Jean-Louis en 1731, puis Claude en 1733 et Charles en 1735. Vient au monde ensuite une fille qui interrompt la longue lignée de garçons. Marie-Charlotte naît en 1736. Se succèdent par la suite Charles en 1737, Pierre en 1738, les jumeaux Louis-Charles et Pierre Antoine en 1739, Charles-Antoine en 1742. Marie-Catherine Dorothee née en 1745 met fin temporairement à cette dynastie de mâle. Le jeudi 16 mars 1747, à Billancourt, naît **Joseph** qui deviendra le cadet de la famille, car trois ans plus

tard, Médard ne survivra que quelques heures après sa venue au monde.

En 1738, période de disette à cause des mauvaises récoltes et des pluies torrentielles, le couple perd deux enfants, Marie-Charlotte à l'âge de deux ans et Charles, guère plus vieux, qui n'a que trois ans. Louis-Charles décède en 1741, il n'a que deux ans. Mais le véritable drame sera de perdre en 1750 Jean-Louis, l'aîné de la fratrie âgé de dix-neuf ans, l'année même où décède leur dernier enfant, Médard.

Louis BOITEL est un véritable prolétaire, totalement dépendant de ses salaires journaliers. Il élève deux chèvres et quelques moutons. Il possède une vache dont il consomme le lait, vend le veau et paie avec le fumier la location de la parcelle pour ses légumes. Un bœuf lui sert de traction animale pour exécuter les gros travaux de charroi. Il a des employeurs fixes – les grands propriétaires – qui l'embauchent pour les gros travaux de défrichage, de drainage ou d'abattage du bois. Mais il vend aussi ses services pour dérincher et curer les fossés. Il possède un tombereau tracté par son bœuf qui lui permet de charger et transporter les pierres lorsqu'il doit empierrer les chemins. D'autres métayers fermiers ou petits propriétaires ont recours à ses bras pour la fenaison, la moisson et les grosses récoltes.

Mais voilà que **Louis BOITEL** attend depuis plusieurs semaines qu'un riche propriétaire lui règle son travail. **Louis** fait le point avec son maître pour obtenir le paiement de sa peine qui s'élève selon lui à quatre-vingt-dix-sept sous. Mais il lui faut déduire ce qui lui a déjà été avancé. En outre, il s'est fourni au domaine en demandant du froment, de l'orge et de l'avoine. Au final, c'est Louis qui doit de l'argent à son employeur.

Joseph BOITEL (1747-1800)

Comme ses frères et sœurs, **Joseph** reçoit une éducation des plus sommaires. Pour son père **Louis**, l'essentiel est que ses fils travaillent pour garantir un revenu au foyer et pour pouvoir, par la suite, fonder et faire vivre une famille. Rompu à travailler la terre chez les propriétaires de la région, **Joseph BOITEL** se destine tout doucement à devenir manœuvrier.

À Billancourt, son père **Louis** meurt le lundi 27 janvier 1772, à l'âge de soixante ans. **Joseph** n'est âgé que de vingt-quatre ans, mais il fréquente déjà **Marie-Rose BUIRE**, une fille de six ans son aînée, habitant au village voisin de Cressy-Omencourt. Fille légitime d'**Antoine BUIRE** et d'**Angélique LACANCHE**, **Marie-Rose BUIRE** épouse **Joseph BOITEL** en l'église de Cressy-Omencourt le mardi 12 janvier 1773.

Sa mère **Marie-Charlotte SUEUR** meurt à Billancourt à l'âge de soixante-cinq ans, le lundi 3 janvier 1774 sans connaître ses petits-enfants. Car le couple aura trois enfants, dont l'aîné, **Crépin**, en 1775. Marie-Thérèse Pétronille Sophie née en 1779 et Joachim né en 1781 seront les frères et sœurs nés au domicile familial.

Parmi les travaux que **Joseph BOITEL** réalise et qui le font vivre, il y a sans nul doute celui de l'extraction de la glaise et du charbon de terre. Si l'argile est une richesse naturelle, véritable don de Dieu fait aux hommes, son travail exige force et savoir-faire. L'extraction se pratique surtout l'hiver, car le gel désagrège les mottes de terre et la pluie les imprègne d'eau. La terre glaise est donc extraite d'octobre à avril, dans des trous creusés dans les terrains voisins. Ce travail réalisé par les « casseux » et « hotteux » se fait à la pioche et à la pelle quand les hommes arrachent l'argile à l'aide de fers, à plat. La terre est ensuite remontée à la surface à l'aide de hotte. La glaise est alors transportée à l'atelier dans des tombereaux. Un travail de broyage débute pour permettre d'affiner la matière première. Ensuite, l'ajout d'eau en grande quantité permet d'obtenir une pâte homogène, dont la plasticité dépend du pétrissage qui est réalisé au pied. Cette préparation de l'argile se termine par une phase de pourrissage durant laquelle la terre glaise se « repose ». De la qualité de l'argile dépend la qualité du produit fini, une argile pauvre en alumine donne des briques peu réfractaires. Trop riches en sable, peu cuites ou comportant une proportion excessive d'argile blanche, les briques prennent l'humidité et gèlent.

L'argile est étalée pour qu'elle puisse sécher. Les mottes sont ensuite cassées à l'aide de maillet à long manche, avant d'être vidées dans des fosses creusées près de l'atelier et remplies d'eau au tiers de leur hauteur. Elles sont ainsi laissées à « marjourir » durant plusieurs jours, voire plusieurs mois, le plus souvent deux ou trois semaines, retournées de temps à autre à l'aide de pelle en bois.

La terre est ensuite répartie dans des bassins proches et peu profonds. Les « marcheux » ou « fousseux », juchés sur une marche aménagée sur le bord de la fosse, piétinent l'argile, pieds nus ou en sabots, la fouissent et la battent avec des bâtons. À l'aide d'une pelle en bois, l'argile ainsi malaxée est mise à « ressuyer » sur un socle légèrement en pente. Cette opération rend la terre plus homogène et permet de chasser les poches d'air. Le travail antique de fabrication de la brique peut alors commencer.

Crépin BOITEL (1775-1842)

L'hiver 1783 fait sentir ses rigueurs depuis le début de novembre jusqu'en avril et la neige tombe avec une telle abondance entre le 26 décembre et le 17 février que les déplacements sont impossibles. C'est surtout dans le nord de la France que l'on enregistre soixante-dix jours de gelée consécutifs et la terre est gelée jusqu'à soixante-cinq centimètres de profondeur. À Paris, le 30 décembre 1783, le minimum enregistré s'abaisse jusqu'à -19,1 °C.

Son père **Joseph BOITEL** décède à Billancourt le mercredi 15 octobre 1800, à l'âge de cinquante-trois ans.

Crépin BOITEL devient ouvrier briquetier en opérant à la briqueterie dès son plus jeune âge. Pour y travailler, ce n'est pas une question d'âge mais de taille. Dès que l'enfant peut atteindre le haut des fils d'acier du chariot-découpeur, l'apprentissage peut commencer. Debout devant le cadre porte-fils, sans cesse abaissé et relevé par le mouleur, **Crépin** essuie de ses petits doigts les fils d'acier après chaque découpe, afin d'éviter que des débris d'argile n'ébarbent les bords des tuiles suivantes.

Plus grand, il devient « pourteux ». **Crépin** est chargé du modelage du crochet des tuiles, cet ergot indispensable à la tenue des tuiles plates sur la toiture. Tandis que le mouleur démoule sa tuile sur la palette de bois tendu par le gamin, celui-ci l'emmène sous la halle de séchage pour la déposer. **Crépin** retourne vite à la table du mouleur tendre sa palette pour le démoulage du nouveau produit. C'est durant cette opération que **Crépin** doit façonner sur chaque tuile le « nez » avec sa main libre tout en courant vers le lieu de séchage.